

REVUE DE PRESSE



Keren Production



OJAKH

DE L'AUTRE CÔTÉ DU SILENCE



un film de Diana Mkrtychan
inspiré du voyage du photographe Erhan Arik



Keren Production : Samuel Moutel, Max Leneveu et Blandine Besnard - Image : Sargis Kharazian
Tournage Arménie : Norayr Hovhannisyan - Son : Harutiun Mangasaryan et Lilith Gulyan
Montage : Diana Mkrtychan, assistée de Christophe Perray et Olivier Talouarn
Montage son et mixage : Isaac Azoulay - Étalonnage : Julien Homo-Bavent
Photographies : Erhan Arik - Musique originale : Pierre David

keren
PRODUCTION

CNC
centre national
du cinéma et de
l'image animée



PROCIREP
Société des Producteurs
de Cinéma et de Télévision

ANCOA



Article du 24 avril 2026

[Lire l'article](#)

"Nous sommes toujours hantés par le génocide arménien, nous la quatrième génération" : un documentaire pour ne pas oublier

Vendredi 24 avril, la réalisatrice franco arménienne Diana Mkrtchyan présente son nouveau documentaire "Ojakh, de l'autre côté du silence" à Caen, sa ville d'adoption. Une date symbolique, puisqu'elle marque la journée de commémoration du génocide arménien. Un travail nécessaire pour répondre à la transmission entre générations de ce stress post-traumatique.

Après un premier documentaire Gata sélectionné au festival de Cannes en 2008, la réalisatrice caennaise Diana Mkrtchyan présente son nouveau film au Café des Images, vendredi 24 avril à 20h30. Un travail de mémoire et de transmission transgénérationnelle sur les massacres perpétrés par les Turcs entre 1915 et 1923. Pendant cette période, plus d'un million d'Arméniens ont trouvé la mort.

"J'ai réalisé ce film car je ne pouvais pas rester indifférente"

C'est de sa rencontre avec Erhan Arik, qu'est née l'idée de ce documentaire. Lors d'une exposition à Nancy, en 2015, elle découvre son travail. Ce photographe turc a grandi à Ardahan, à l'est de la Turquie, non loin de la frontière arménienne. Une nuit, il entend dans son rêve la voix d'un homme qui se présente à lui comme l'ancien propriétaire de la maison. Il lui demande ce qu'il fait dans sa maison et pourquoi tout est en désordre. Hanté par ce rêve, il décide de mener l'enquête.

"Erhan a grandi dans une ville turque, à la frontière de l'Arménie. Mais il ne savait pas ce qu'il s'était passé. Quand il posait des questions, on lui disait que les Arméniens qui vivaient là avant étaient méchants, et qu'ils étaient partis.

Comme beaucoup, il a été nourri par ce mythe."

Diana Mkrtchyan, réalisatrice

Erhan se rend alors dans les villages arméniens, de l'autre côté de la frontière, à quelques kilomètres de son village natal. Il y rencontre ceux qui ont fui et qui habitent aujourd'hui juste en face de leurs anciennes maisons. C'est cette quête que Diana a voulu raconter dans son documentaire.

"J'ai réalisé ce film car je ne pouvais pas rester indifférente. Erhan a mon âge et, comme moi, il se pose des questions, sur ce qui s'est passé à cette époque".

"Erhan risque la prison pour son travail"

Pour Diana, Erhan a fait preuve d'héroïsme en exposant son travail en Turquie. "Il risque la prison là-bas, car c'est considéré comme un manque de patriotisme."

"Ojakh, de l'autre côté du silence" retrace le déroulé des pogroms, dont on ne parle toujours pas en Turquie, en s'appuyant sur des témoignages de survivants, mis en boîte par Erhan Arik et décédés depuis, comme celui de Tigranoui Asatryan. Cette Arménienne vivait à Kars, une ancienne capitale arménienne, aujourd'hui en Turquie.

À la caméra, elle raconte qu'elle a dû quitter sa maison au sol recouvert de tapis et son verger rempli de fruits mûrs, prêts à être cueillis. "J'étais une fille d'une famille riche" précise-t-elle. Mais deux fois, elle a fui sa ville, en 1918 et en 1921, pour échapper aux massacres. La seconde fois, elle était cachée sur le toit d'un train de marchandises.

Ils avaient enfermés 200 villageois pour les brûler vifs. Voilà à quoi ressemblait cette guerre. Les Turcs nous appelaient "les amis" mais ils sont devenus nos ennemis pendant la guerre.

Témoignage de Tigranoui Asatryan, ancienne habitante de Kars

Elle se souvient qu'à son premier retour, les femmes turques portaient les bijoux des femmes arméniennes.

Le génocide arménien : un sujet tabou

Diana Mkrtchyan est née en Arménie, mais comme beaucoup de ses compatriotes, elle vit ailleurs. Après Moscou, elle a posé ses valises en Normandie, il y a bientôt 20 ans. Dans sa famille, comme dans beaucoup d'autres d'origine arménienne, on ne parlait pas du génocide. Pourtant, du côté de son père, ses grands-parents sont nés à Kars et à Muç, en plein cœur de l'ancienne Arménie de l'Ouest, aujourd'hui rattachée à la Turquie.

Mes arrière-grands-parents paternels sont des survivants, ils ont perdu leur famille, mais personne ne parlait de génocide. Ces gens-là ont vécu la guerre, des viols... Ils se sont tus pour ne pas traumatiser les enfants. C'était un sujet tabou.

Diana Mkrtchyan, réalisatrice

Diana n'a pas connu son arrière-grand-mère paternelle, Flora, mais elle en a entendu parler. "Tout le monde disait qu'elle était devenue folle. Elle disait je ne peux plus marcher, je n'en peux plus et ce qui me rend folle, c'est l'odeur des cadavres." Mais devenue aujourd'hui psychologue clinicienne, Diana analyse les choses autrement.

"Aujourd'hui on parlerait de décompensation psychique. Elle a vécu des choses sur la route de l'exil. Elle devait avoir 8-9 ans. C'est l'âge où on enregistre l'information, mais on n'a pas l'appareil psychique pour digérer ça. À la fin de sa vie, toutes ses défenses psychiques étaient affaiblies et tout ce qu'elle a contenu pendant des années a lâché. Elle n'arrivait plus à faire face."

Ce passé qu'on ne lui a pas raconté, Diana cherche à le comprendre.

“Jusqu’à la 4e génération, c’est prouvé par des études scientifiques, qu’il y a une transmission transgénérationnelle du stress post traumatique : hypervigilance, niveau de stress augmenté, on est toujours prêt à partir, à faire face.”

Diana Mkrtchyan, réalisatrice

"Ojakh, de l'autre côté du silence" témoigne de ce qui a trop longtemps été tu. "Les associations arméniennes sont attentives à ce film" précise Diana.

Le documentaire a déjà reçu plusieurs prix à New York ou en Bretagne et a été sélectionné dans plusieurs festivals, à Londres, en Autriche, en Australie... Il a notamment été projeté au festival Abricot d'or, à Erevan, en Arménie l'été dernier.

Les projections s'enchaînent en ce mois d'avril. Après Lyon le week-end dernier, c'est au tour du public normand de découvrir ce film en avant-première ce vendredi 24 avril au Café des Images. Il sera ensuite projeté à Boston le 26 avril. Un documentaire contre l'oubli pour le 111e anniversaire du début du génocide arménien.



La famille de Diana Mkrtchyan, du côté de son grand-père paternel habitait Kars. Flora, son arrière-grand-mère, est la 3e personne en partant de la gauche. ● © Diana Mkrtchyan



france•tv

**"Nous sommes toujours hantés
par le génocide arménien, nous la
quatrième génération" : un
documentaire pour ne pas oublier**



Article du 19 avril 2026

[Lire l'article](#)

« Mes arrière-grands-parents ont été victimes du génocide » : elle présente son nouveau documentaire près de Caen



Diana Mkrtychyan, la réalisatrice du film « Ojakh, de l'autre côté du silence », à Caen. | OUEST-FRANCE

Après une carrière internationale des plus remarquées, « Ojakh, de l'autre côté du silence », le film documentaire de Diana Mkrtychyan produit par Keren production, sera présenté le 24 avril 2026 au Café des images d'Hérouville-Saint-Clair (Calvados).

Fera-t-il aussi bien que « Gata », documentaire la même réalisatrice, sélectionné en 2008 au festival de Cannes ? Toujours est-il qu'« Ojakh, de l'autre côté du silence », le dernier film documentaire de Diana Mkrtychyan, accumule les prix. Il a été primé dans des festivals à New York, à Tokyo ou encore en Autriche.

Transmission générationnelle

Après une carrière internationale remarquable, il sera présenté au Café des images à Hérouville-Saint-Clair (Calvados), le vendredi 24 avril 2026, en présence de la réalisatrice. Une date symbolique car le génocide arménien a commencé le 24 avril 1915. Ce film Ojakh parle de **transmission transgénérationnelle, de devoir de mémoire ou encore d'amitié**, dans le contexte douloureux de ces massacres, explique la réalisatrice.

“Ojakh (qui signifie foyer en arménien), poursuit Diana Mkrtchyan, est né de ma rencontre avec un célèbre photographe turc, Erhan Arik, lors d’une exposition à Nancy en 2015.” Erhan Arik a grandi dans une maison auparavant occupée par des Arméniens dans la commune frontalière d’Ardahan. Une nuit, il rêve d’être interpellé par l’ancien occupant qui l’invite à “remettre de l’ordre dans son propre logement”. Hanté par ce songe, il décide d’aller à la rencontre du peuple arménien, souvent critiqué en territoire turc.

« Toujours hantés par ces massacres »

De villages en villages, il récolte des témoignages sur le génocide, prend des photographies et écrit l’histoire des survivants, parmi lesquels une femme âgée de 103 ans. Tous ces témoignages vont venir bouleverser la perception qu’il avait du peuple arménien.

“J’ai été séduite par ce récit. Je ne pouvais rester insensible à une telle initiative. Mes arrière-grands-parents ont été victimes du génocide. Ce film, à la dimension poétique, m’a permis d’exorciser un peu plus cette mémoire traumatique. Nous, la quatrième génération, nous sommes toujours hantés, bien malgré nous, par ces massacres, responsables de la disparition de plus d’1,5 million d’Arméniens.”

Projection d’« Ojakh, de l’autre côté du silence » de Diana Mkrtchyan, au Café des images, à Hérouville-Saint-Clair, vendredi 24 avril, à 20 h 30.



Image extraite du film Ojakh

Armenian News Network - Groong

The Critical Corner

Article du 15 décembre 2025

[Lien de l'article en anglais](#)

Essai critique sur le film Ojakh : une œuvre remarquable

Ojakh est un documentaire incontournable de la réalisatrice franco-arménienne Diana Mkrtchyan.

À l'image d'un grand repas de fête arménienne, Ojakh est préparé avec minutie, patience et exigence. C'est un véritable festin de cinéma documentaire puissant, qui dépasse les attentes à chaque image vivante. Sa voix off continue est empreinte de grandiloquence. La fresque se renforce à chaque strate du récit qui se déploie. Chaque image saisissante danse avec la suivante, formant une forteresse métaphorique d'Arméniens qui frappent le sol, marchent, sautent, se balancent, et réclament justice. Ojakh agit comme une purification de l'âme, balayant la poussière des mensonges qui enfouissent notre passé et avançant, de village en village, de survivant en survivant, cent ans plus tard, vers la primauté d'une vérité native, unifiée en un seul et indéniable Phénix historique du destin.

Ojakh est un site archéologique patrimonial vivant, où la vérité est exhumée aux côtés de la tragédie, désormais transmutée en une lumière modeste mais indéniable, porteuse d'espoir et de dignité. D'autres, en revanche, abordent notre histoire et sa perversion avec l'intention de maintenir le couvercle sur la vérité. Ceux-là recherchent l'ombre, la corrosion, la moisissure, la décomposition et la mort pour les Arméniens et leurs mémoires vivantes. Malédiction à ces malveillants égarés. Ojakh, au contraire, est chaleureux et accueillant ; il met en valeur le réel, l'authentique, le digne et le noble dans chaque maison de village arménien visitée, où réside un centenaire porteur d'un récit d'horreur (images de 2016).

En revanche, lorsque Ojakh traverse la Turquie orientale, nos terres ancestrales (Kars, Ardahan, Moush, Van...), le film documente l'immobilité quasi abandonnée des anciennes maisons arméniennes spoliées, où subsistent des traces fantomatiques et hantées de notre passé, telles qu'un ojakh abandonné (four à bois, en turc). Tout y semble bancal, déséquilibré, étrangement maladroit, comme une phrase historique inachevée, abandonnée en plein milieu d'une pensée, laissant derrière elle un abîme, l'abus, l'humiliation.

C'est la quête d'un photographe turc stambouliote, Erhan Arik, parti à la recherche des Arméniens qui vivaient autrefois dans l'actuelle Turquie orientale — aujourd'hui vidée de ses Arméniens — afin de les retrouver et de les photographier dans les villages d'Arménie situés de l'autre côté de la rivière, en 2008. Les efforts d'Arik ont donné naissance à une exposition d'images et de textes, saluée et diffusée à l'international. Lors d'une exposition à Nancy en 2015, la cinéaste Diana Mkrtchyan fut profondément inspirée par ce travail photographique et narratif, au point de vouloir lui donner chair et voix. Elle entreprit alors de réaliser un documentaire franco-arménien collaboratif sur ces villages arméniens proches de la frontière, où s'étaient installés des réfugiés du génocide des Arméniens perpétré par l'Empire ottoman entre 1915 et 1923 (ainsi que celui des Grecs, Assyriens...).

En 2016, Diana Mkrtchyan a patiemment filmé ces témoins et victimes survivants en Arménie avec son équipe, lors d'une seconde rencontre avec le photographe turc. S'ensuivirent huit années supplémentaires de travail éditorial constant, une fois rentrée en France, permettant à ce film de 95 minutes, Ojakh, de voir le jour en 2024, tandis que les survivants du génocide disparaissaient, l'un après l'autre.

Ojakh signifie « foyer » en arménien : un lieu chaleureux et ancien de la cuisine traditionnelle arménienne, où se déroulent la préparation des repas, les conversations intimes intergénérationnelles et les véritables collaborations familiales. On pourrait dire que l'œuvre de Diana est une ekphrasis, inspirée des photographies d'Arik.

La machine de propagande et le gouvernement turcs affirment : « Génocide ? Quel génocide ? 1915 ? C'était il y a si longtemps ! Il n'y avait pas d'Arméniens ici. Nous sommes là depuis des millénaires... » Vraiment ? Dit-on, venant de tribus originaires des steppes mongoles. « Nous leur avons construit une église et ils sont partis. Où sont-ils allés ? Où sont-ils ? Nous ne savons pas. Qui étaient-ils déjà ? Des Arméniens ? »

Ce type d'art performatif de propagande et de diplomatie turque dure depuis plus d'un siècle. Dans Ojakh, ces Arméniens réapparaissent — certes dans les dernières années de leur vie — mais avec dignité. Ce sont de simples villageois dotés d'une mémoire limpide. Ils ne sont ni des marionnettes rhétoriques ni des porte-parole idéologiques. Ils n'expliquent pas, ils ne cadrent pas : ils témoignent. Ils livrent des faits, des conséquences, et expriment leur désir de revoir leur terre natale, juste de l'autre côté d'une rivière, au-delà des barbelés empoisonnés de l'histoire, de la géographie et de la pornographie politique.

Ces banques de mémoire arméniennes n'ont rien à voir avec celles de jeunes esclaves endoctrinés par le régime communiste, autre machine monstrueuse de répression ayant tenté d'effacer l'âme d'un grand peuple dans le minuscule vestige de l'Arménie historique que nous appelons aujourd'hui Hayastan. Non. Il s'agit ici de survivants d'avant la brutalité soviétique, pris en étau entre l'Empire ottoman et l'Union soviétique — deux régimes sous lesquels notre histoire, ses calamités et ses menaces existentielles furent systématiquement effacées avant qu'un enfant ne puisse grandir et s'écrier : « Attendez une minute ! Comment osez-vous nier la réalité qui m'a si profondément traumatisé ? »

Pendant ce temps, le monde semblait répondre : « Vous ne comptez pas, réfugiés arméniens, orphelins, survivants, descendants. Restez à votre place. Nous avons un monde à gouverner. Qui êtes-vous déjà ? Qu'avez-vous à offrir ou à échanger ? »

Le film de Mkrtchyan, Ojakh, image après image, soutenu par une voix off poétique comme un fil conducteur, coud philosophiquement les témoignages directs des survivants et annihile ainsi la tentative turco-soviétique concertée de désorienter les Arméniens et de les faire douter de leur propre compréhension du viol physique et culturel qu'ils ont subi — sans repentance, sans pitié — plus d'un siècle après les faits.

Les témoignages d'Ojakh ne sont pas présentés pour susciter la pitié du public contemporain. Ce n'est pas l'intention du travail épistolaire d'Arik, artiste turc conscient et poète dans l'âme. Sa tentative d'affronter les démons du passé, tels qu'il les percevait confusément avant son voyage vers la lumière, a involontairement engendré la saga de Diana et donné naissance à Ojakh bien des années plus tard. Son épreuve, coïncidant avec le centenaire du génocide en 2015, a ouvert une odyssée de neuf ans, visant à façonner ces images inestimables des derniers souffles de vie des survivants du génocide de 1915 et à transmettre leurs appels, prophétiquement inscrits dans Ojakh.

Ojakh est un trésor de vérité, une collaboration entre consciences de part et d'autre d'une frontière fluviale, levant le voile sur des tabous historiques. Pendant ce temps, à Erevan, un minuscule monstre à la tête d'un régime pathétique tente à nouveau d'apaiser les Azerbaïdjanais, les Turcs, les Israéliens, les Britanniques, les Français et l'omnipotent États-Unis, dans l'espoir de gains économiques et sécuritaires. Ces misérables ont provoqué un second génocide en Artsakh (Haut-Karabagh) en 2020 et 2023. Le nettoyage ethnique mené par l'Azerbaïdjan après un blocus de dix mois en 2023 est déjà oublié, effacé.

C'est sur cette toile de fond politique scandaleuse que ces vestiges squelettiques d'un passé millénaire — maison et foyer, ojakh et Ojakh —, de la photographie immobile au cinéma vibrant, demeurent résolument vivants.

Le cinéma de Mkrtchyan nous est ainsi servi comme un mélange d'Histoire, d'Archéologie, de Tribunal de justice : un seul Turc muni d'un appareil photo, d'un regard affûté et d'une plume encore plus fine, chaussé de solides bottes d'hiver, rejoint une cinéaste arménienne à temps partiel, son équipe (mention spéciale au remarquable chef opérateur), un budget minuscule, travaillant à plein temps, élevant trois enfants, tout en portant ce film pendant neuf longues années — jusqu'à ce qu'il éclot, déploie ses ailes, danse en cercle dans les festivals et niche dans nos cœurs, faisant pencher le monde, ne serait-ce qu'un peu, vers la justice, porté par la puissance de l'art, la ténacité arménienne, son infatigabilité, et surtout son esprit et sa foi inaliénables.



Photographie extraite du film Ojakh



Article du 23 juillet 2025

[Lien de l'article et de l'interview complet en russe](#)

**« Je crois au pouvoir de résistance qui réside en chaque personne et qui peut changer le monde. »
— Diana Mkrtchyan, réalisatrice**

La première du film documentaire « Ojakh - Hearth: Beyond Silence » a eu lieu à Erevan.

Née à Akhalkalak, ayant grandi à Gyumri, vécu à Moscou, épousé un Français et s'étant installée en France, Diana Mkrtchyan, brillante et originale, audacieuse et déterminée, talentueuse et pleine d'énergie, forte de deux diplômes universitaires, a décidé de se consacrer à la réalisation. Diplômée des Cours supérieurs de scénarisation et de réalisation de Moscou, elle a débuté sa carrière dans le cinéma. Son long métrage documentaire, « Hearth : Beyond the Silence », a été présenté en avant-première à Erevan, lors du Festival du film Abricot d'or. Nous avons rencontré Diana pour parler de l'idée derrière le film, des défis rencontrés par l'équipe, des personnages réels et de l'héroïne.

Quelques informations sur le film :

Le documentaire « Hearth : Beyond the Silence » est inspiré de faits réels. Le photographe turc Erhan Arik, né et élevé dans une famille arménienne à Ardahan (aujourd'hui en Turquie), fait un rêve où il entend la voix de l'ancien propriétaire. Cette voix lui raconte que la maison lui appartenait, qu'il était arménien, que sa femme y cuisait du pain dans un four en pierre et que ses enfants jouaient autour de l'âtre. La voix demande pourquoi la maison est désormais si abandonnée, pourquoi on ne prend pas soin de la pièce où se trouvait le four. Erhan se réveille avec une multitude de questions.

Ce rêve bouleverse sa vie. Il décide de trouver les réponses aux centaines de questions qui le taraudent depuis l'enfance. Il entreprend un voyage, muni d'un appareil photo, d'un carnet et d'un stylo. Dans les villages arméniens frontaliers de la Turquie, il rencontre les habitants pour recueillir leurs témoignages, les documenter et immortaliser leurs visages. Le réalisateur invite le spectateur à suivre Erhan dans ce périple du passé vers l'avenir.

Le film a remporté le prix du meilleur documentaire au Festival international du film de New York. En août, il sera en compétition dans deux festivals internationaux : l'un en Bretagne, en France, et l'autre à New York, aux États-Unis.

Biographie de Diana Mkrtchyan :

Née en 1978 à Akhalkalaki, en Géorgie, elle a grandi à Gyumri, en Arménie. Elle vit à Moscou depuis 1995. Après une carrière de journaliste radio à la Voix de la Russie, elle s'est tournée vers le cinéma. En 2002, elle est diplômée en histoire de l'Université pédagogique de Moscou. En 2007, elle suit les cours supérieurs d'écriture de scénarios et de réalisation dispensés par A.M. Dobrovolsky et I.M. Kvirikadze. Son premier court métrage, « Gata », est présenté au Festival de Cannes en 2008. En 2024, après s'être installée en France, elle réalise son premier long métrage documentaire, « Hearth: Beyond the Silence ». Elle a réalisé six documentaires au total.

Elle a effectué un stage à la prestigieuse école de cinéma La Fémis en France. Elle a fondé une école de cinéma arménienne le dimanche en Normandie. Diplômée en psychologie clinique en France, elle est spécialisée dans le traitement des traumatismes, ce qui, selon la réalisatrice, lui est également utile dans son travail de cinéaste.



Photographies extraites du film Ojakh

PROJECTIONS

Festival GAIFF - Golden Apricot International Film Festival - Erevan, Arménie

14 juillet 2025

Festival international du film de Bretagne, France

01 août 2025

Chain NYC Film Festival

10 août 2025

Golden Gate Armenian Film Festival in San Francisco, Etats-Unis (GGAFF)

22 novembre 2025

This Human World - International Film festival 2025 (hors compétition) - Vienne, Autriche

28 novembre 2025

KIN International Film Festival (Guest Program) - Erevan, Arménie

13 décembre 2025

Cultural Committee of St-Thomas Armenian Church de New York, Etats-Unis

19 avril 2026

Centre national de la mémoire arménienne à Lyon, France

20 avril 2026

Avant-première - Café des images - Journée de commémoration Génocide des Arméniens, par l'association culturelle arménienne AREVIK, à Hérouville-Saint-Clair, France

24 avril 2026

Golden Gate Armenian Film Festival in San Francisco, Etats-Unis (GGAFF)

24 avril 2026

Genocide Awareness Month at Brandeis University in Massachusetts, Wasserman Cinematheque - Boston, Etats-Unis

26 avril 2026



Photographie de la rencontre entre Diana Mkrtychyan et le public de l'avant-première du 24 avril 2026 au Café des images, à Hérouville-Saint-Clair, dans le cadre de la journée de commémoration du Génocide des Arméniens, par l'association culturelle arménienne AREVIK.

Photographie de la rencontre, du 19 avril, en visioconférence entre Diana Mkrtychyan et le public du Comité culturel de St-Thomas à l'Eglise arménienne de New York aux Etats-Unis



OJAKH, ON THE OTHER SIDE OF THE SILENCE

A film by Diana Mkrtychyan, a French-Armenian filmmaker tracing a young Turkish photographer's awakening to the legacy of the Armenian genocide embedded in his home and landscape.

Followed by Q&A with filmmaker and main character

26 APRIL
12:00 - 2:00 PM

WASSERMAN CINEMATHEQUE
SACHAR INTERNATIONAL CENTER AT IBS
BRANDEIS UNIVERSITY

Affiche pour l'événement du 26 avril dans le cadre du Genocide Awareness Month à la Wasserman Cinematheque of Brandeis University dans le Massachusetts, à Boston, aux Etats-Unis

PODCAST

Podcast du 30 janvier 2025

En Anglais : [Podcast avec Diana Mkrtchyan et Bedros Afeyan, USA](#)

Podcast du 22 janvier 2026

En Anglais : [Podcast avec Erhan Arik et Bedros Afeyan, USA](#)

Podcast du 24 avril 2026

[Le Post'Café du Café des Images](#)

[ACHETER LE DVD DU FILM](#)

[LOUER LE FILM EN LIGNE](#)

CONTACTS

Keren Production
pour toute demande de projection
contact@keren-production.fr

Diana Mkrtchyan
réalisatrice
diana.ditaka@gmail.com